

# 1

« **D**ans quelques minutes, nous aurons atteint notre altitude de croisière maximale. Nous allons vous proposer une sélection de boissons ainsi qu'un menu gastronomique. »

Je me laisse aller contre le dossier de mon siège, détendue, et ferme les yeux avec satisfaction. Dans deux heures, nous atterrirons en Turquie et je serai enfin en vacances. Je ne peux même pas dire à quel point j'aspire à ces quelques jours de repos. Paresser près de la piscine, m'asseoir chaque jour à une jolie table, déguster des mets délicieux et vivre sans contraintes. J'en ai tellement besoin !

L'appareil met lentement le cap sur les vacances. Je regarde par le hublot et cligne avec délectation des yeux, éblouie par le soleil. Nous survolons une mer de nuages. Je laisse derrière moi l'Allemagne et la monotonie de mon quotidien.

De la main droite, je caresse la joue de ma fille Angelina. Elle est assise à côté de moi près du hublot

et regarde fixement le fuselage de l'avion. Même mes caresses ne parviennent pas à la sortir de ses pensées. Que peut-elle bien avoir en tête ? Je lui ai expliqué que nous prenions l'avion et que nous allions bientôt voir la mer. Mais elle n'a pas vraiment compris.

Dans la rangée devant moi, Rainer, mon compagnon, et mon fils Julian, âgé de quatorze ans, sont assis côte à côte. Ils complètent ensemble une grille de mots croisés dont ils n'ont pas trouvé toutes les solutions. « Comment appelle-t-on une jeune fille noble au Moyen Âge ? » En dix lettres. Damoiselle. « Comment appelle-t-on une femme vénérée par l'Église ? » En six lettres. Une sainte.

J'aime les écouter. Ils s'entendent à merveille. Tout va donc pour le mieux. Enfin... Je peux profiter de cette ambiance paisible, me laisser aller et rêver : au clapotement d'une mer tiède, au bruissement des palmiers et à une brise estivale caressant ma peau.

Rainer glisse sa main entre deux sièges et la pose sur mon bras, me tirant de ma rêverie. Il s'est redressé et me regarde par-dessus le dossier.

—Ma chérie, dit-il en souriant. Ne t'endors pas. Sinon, tu vas rater le délicieux menu gastronomique !

—Ah non, pas question ! dis-je en secouant la tête.

Amusée, je lui applique une pichenette sur le nez.

—Tu sais quoi, chéri ? Ce soir, nous serons installés sur la terrasse de l'hôtel et nous en profiterons au maximum. J'imagine tout ça à la perfection. Nous dégusterons un superbe repas, bercés par le bruit des vagues. Je prendrai du poisson et une salade, accompagnés

d'un vin blanc sec. En dessert, je choisirai des fruits frais. Tu sais, j'adore ce genre de dîners décontractés. J'en rêve depuis des semaines !

—Moi le premier. C'est notre premier voyage ensemble, remarque doucement Rainer d'une voix pleine de tendresse. Je suis si heureux que l'on soit tous ensemble, comme une vraie famille.

—Que désirez-vous boire ? nous interrompt l'hôtesse, debout près de moi, arborant un sourire impérieux.

—Je prendrai deux bouteilles d'eau, une pour moi et une pour ma fille !

—Pardon, je n'ai pas compris. Que voulez-vous ?

Je répète, très irritée :

—De l'eau, s'il vous plaît.

—Mais... on ne comprend rien à ce que tu dis ! s'exclame Rainer, qui relève un peu la tête et me regarde d'un air surpris.

—On ne comprend pas ce que je dis ?

Je suis très énervée et je demande de l'eau pour la troisième fois.

—Oui, plate, sans bulles. Et des noix.

—Kerstin !

Rainer se lève subitement de son siège et enjambe Julian pour gagner l'allée.

—Kerstin !

Il prononce mon nom plusieurs fois d'affilée.

Pourquoi crie-t-il ainsi ? Que se passe-t-il ?

C'est terrible, j'ai soudain très mal au bras gauche. Qu'y a-t-il ? Je n'ai jamais ressenti cela. L'eau ! Je l'at-

trape. Mais, flûte, la bouteille m'échappe des mains. J'ai la nausée. Je perds conscience.

\*

—Reste bien calme. Nous serons bientôt de retour en Allemagne. Une ambulance nous attendra à l'aéroport.

Rainer pose un baiser léger sur mon front et me caresse tendrement le bras.

—Tout va bien, ma chérie. Ne t'inquiète pas !

—Où suis-je ? Comment ça... en Allemagne ? dis-je tout bas en regardant autour de moi avec irritation.

Je suis allongée sur trois sièges de la dernière rangée, les jambes repliées. Rainer est accroupi près de moi dans l'allée.

—Que se passe-t-il ?... Est-ce qu'on arrive bientôt ?

—Oui, bientôt, mais nous ne descendrons pas !

—Quoi ? Nous ne descendons pas ? Nous rentrons en Allemagne tout de suite ? Mais pourquoi ? Et notre séjour en Turquie ? dis-je péniblement en bredouillant affreusement.

—Un médecin qui était là t'a fait une injection. Il pense qu'il faut que tu rentres tout de suite en Allemagne.

—Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

—Selon lui, tu as fait un AVC et tu as besoin de soins intensifs. Mais tout ira bien, j'en suis sûr !

—Les enfants, où sont-ils ? dis-je en redressant la tête pour les chercher du regard. Comment va Angelina ?

—Ils vont bien, ma chérie. Viens, allonge-toi. Voilà, je mets le coussin sous ta tête. Ce sera plus confortable.

Je laisse alors ma tête retomber et tente de respirer à fond. Tout est tellement invraisemblable. J'ai l'impression d'être la spectatrice d'un film dont je ne comprends pas le scénario. Mon corps, ma tête, rien ne fonctionne plus correctement, et mon bras gauche me fait terriblement mal.

—Un AVC ? Pourquoi est-ce que j'ai fait un AVC ? Rainer ? Ce n'est... pas possible. Le médecin s'est peut-être trompé.

Rainer me sourit.

—Oui, c'est peut-être le cas. Nous verrons ce que les médecins de la clinique diront. Dors un petit peu. Tu as besoin de repos.

—Tu ramèneras... les enfants à la maison ? Si... je dois rester à la clinique ?

—Oui, bien sûr, je suis en vacances. Ne te fais pas de souci. Crois-moi, nous nous débrouillerons. Pense uniquement à toi, je m'occupe du reste.

Je souris. Je suis si heureuse qu'il soit là. Mais j'éprouve une terrible déception. Je viens d'avoir un accident vasculaire cérébral. J'ai du mal à y croire.

J'ai trente-neuf ans et je suis en parfaite santé. Cela doit être une énorme erreur. J'en suis sûre. Le médecin présent à bord a dû se tromper. Ah ! bravo, avec son diagnostic erroné, il m'a gâché, non, je veux dire, il nous a gâché notre merveilleux voyage !

Des images de plages magnifiques défilent devant mes yeux. J'étais si heureuse de partir en vacances,

et maintenant, tout est fini. Qui sait quand je pourrai repartir dans le Sud ?

Espérons au moins que l'assurance annulation fonctionnera pour que nous soyons remboursés.

« Dans quelques minutes, nous commencerons notre descente vers Antalya... »

*Génial, pour moi, ce n'est qu'une escale.*

Je suis profondément déçue et je sens des larmes couler sur mes joues. La clinique au lieu de la plage. C'est très dur à avaler. Mais je me sens tellement faible...

\*

—Madame Emming, nos soupçons sont confirmés : vous avez fait un AVC qui a touché l'hémisphère gauche du cerveau. Tel que les choses se présentent, le médecin qui se trouvait à bord vous a sauvé la vie. Il a fait de son mieux compte tenu des circonstances.

Je suis allongée sur un lit d'hôpital et j'ai l'impression que ces phrases me parviennent à travers du coton. Je suis de retour sur la terre ferme. Moi, Kerstin Emming, petite, extrêmement mince, aux cheveux blonds et courts, dont chaque muscle du corps est exercé.

Je porte volontiers une tenue décontractée – jeans et sweat-shirt –, mais parfois aussi des escarpins et une minirobe. Je me maquille toujours et j'aime avoir les ongles vernis. Je me sens souvent submergée, dépassée et fatiguée, mais je suis une femme heureuse et active.

« Un AVC ! La vie sauve. De la chance... »

Ces mots trottent dans ma tête. Je suis trop jeune pour cela. Est-ce que j'ai failli mourir ?

—Vous allez rester un moment chez nous. Ensuite, nous trouverons une place pour que vous puissiez bénéficier d'une rééducation appropriée.

Je redeviens brutalement lucide :

—Une rééducation ? Non, je ne peux pas. J'ai... deux enfants, dont il faut s'occuper. L'un des deux est... malade. Je dois rentrer dès que possible.

Mes phrases manquent de clarté et je balbutie.

Le médecin est un homme d'un certain âge, grisonnant, qui porte des lunettes foncées et toutes rondes. Il arbore une moustache amusante qui frémit lorsqu'il parle et me regarde d'un air sceptique.

—Je pense que vous devez d'abord récupérer. Et pour cela, il faut du temps. Alors, détendez-vous. Le reste, nous nous en occupons.

—Docteur, vous ne me comprenez pas !

Je m'efforce de poursuivre et je fais un immense effort pour formuler des phrases compréhensibles.

—Je ne peux pas suivre de rééducation... et je ne peux pas non plus rester ici. J'ai une fille qui est malade et qui... a vraiment besoin de moi.

Le médecin pose la main sur mon bras pour m'apaiser. Mais je m'en rends à peine compte.

—Quand pourrai-je sortir, d'après vous ?

Je continue de bafouiller.

—Madame Emming, reposez-vous, s'il vous plaît. Croyez-moi, c'est le mieux que vous puissiez faire pour votre fille.

Me reposer ! Je ne sais même plus quand cela m'est arrivé la dernière fois. Les gens vous disent toujours ça avec tant de légèreté. Mais il y a des périodes de vie durant lesquelles il n'y a même pas de place pour ce mot.

— Vous êtes ici entre les meilleures mains qui soient, poursuit le médecin. Pensez à vous. On va prendre soin de vous.

Il m'adresse un clin d'œil d'encouragement et me sourit.

Penser à moi ? Comment ? J'ai des responsabilités. Je n'ai pas pensé à moi depuis longtemps. C'était peut-être une erreur, et j'aurais dû écouter les signes plus tôt. Mais maintenant, il est trop tard. Je suis dans un lit d'hôpital et je peux à peine bouger.

Lorsque le médecin quitte la chambre, je m'efforce de retrouver mon calme d'une façon ou d'une autre. De la main droite, je m'empare prudemment d'une tasse de tisane à la camomille et bois à petites gorgées. Les souvenirs me reviennent en mémoire.

Je trouve que j'ai eu une belle enfance. J'ai grandi dans une ferme dans la région de la Ruhr, avec ma sœur Silvia, d'un an ma cadette. Nous avions beaucoup d'animaux. J'adorais particulièrement notre chienne Dora, de la race des bergers allemands, avec laquelle je pouvais jouer durant des heures. Je l'ai aimée de tout mon cœur, je l'ai nourrie et brossée, et je faisais en sorte qu'elle soit à mes côtés le plus souvent possible.



À l'époque, je disais que je souhaitais devenir vétérinaire, que je pourrais alors m'occuper de plein d'animaux. Cela faisait souvent sourire mon père.

—Tu peux commencer dès maintenant, me disait-il en me tendant le râteau pour que je nettoie les écuries. Peut-être voulait-il décourager ma vocation. Mais cela ne fonctionnait pas, car je m'acquittais volontiers de cette tâche.

J'étais tout simplement heureuse lorsque j'étais entourée de nos animaux.

Malheureusement, je ne suis pas parvenue à exercer la profession de mes rêves. Mes parents pensaient qu'après mon brevet des collèges, je devais entrer en apprentissage. C'est ainsi que je suis devenue coiffeuse, ce qui ne me déplaisait pas. J'ai fini par diriger un salon à Gelsenkirchen.

—Personne ne fait d'aussi belles coupes que toi, m'a complimentée un jour un jeune homme qui travaillait dans les mines.

J'étais très fière, et lorsqu'il m'a invitée à dîner dans une pizzeria, j'ai immédiatement accepté. Après un tel compliment, il m'aurait été difficile de refuser...

Notre histoire ne s'est pas arrêtée là. Je suis aussitôt tombée amoureuse d'Andreas. Six mois plus tard, nous officialisons notre relation.

—Ça ne va pas marcher, a murmuré ma mère à mon oreille trois minutes avant la cérémonie.

Elle nous servait de témoin et ne le trouvait pas « convenable ». Mais je ne voulais rien savoir. Comme toutes les filles, je ne voulais pas écouter ma mère.

J'avais vingt et un ans, je me trouvais très mûre et voulais absolument être indépendante – et ce que ma mère pensait m'était complètement égal. Pire encore, elle ne devait surtout pas avoir raison.

Quatre ans plus tard, notre fils Julian est venu au monde. J'avais désormais compris que ma mère n'avait pas complètement tort. Car Andreas buvait beaucoup. À quel point, je ne le savais pas. Cependant, cela suffisait à faire battre de l'aile notre couple. Chaque nouvelle gorgée d'eau-de-vie le rendait plus agressif.

Deux ans après la naissance de Julian, ne supportant plus de vivre auprès d'un homme alcoolique et incapable de se contrôler, j'ai mis fin à tout cela ! Après une violente dispute, je suis partie avec Julian.

J'étais désormais une mère célibataire, soulagée de ne plus avoir à supporter les désagréments de la vie avec mon mari, mais surprise que mon existence, partagée entre le travail et l'éducation de mon fils, soit désormais aussi difficile.

À l'époque, je ne savais pas que les choses allaient empirer.

—Bonjour, madame Emming, je dois vous réveiller un bref instant. Il est l'heure de prendre vos comprimés.

L'infirmière, Inge, se tient debout près de mon lit et me ramène en douceur à la réalité de mon présent.

—Vous ne m'avez pas réveillée. J'étais juste... plongée dans mes pensées. Quand on a du temps, beaucoup de choses... vous passent par la tête. Je dois y mettre de l'ordre.

L'infirmière rit.

—C'est vrai. C'est ce que me disent beaucoup de patients.

Elle continue de bavarder tout en remplissant de comprimés colorés les piluliers posés sur ma table de nuit.

—Cela me ferait du bien aussi de réfléchir et de remettre de l'ordre dans mes pensées. Mais je n'en ai pas le temps. Vous, maintenant, vous en avez la possibilité. Ce n'est pas le moment le plus facile, mais il faut en profiter.

Elle effleure mon bras pour m'encourager.

—Voilà, je m'en vais. Vous pouvez continuer de réfléchir et faire le tri. Bon courage !

—Ah ! vous savez, ce ne sont pas toujours les meilleures pensées qui remontent. Ce sont souvent les plus angoissantes.

—C'est vrai, admet l'infirmière, qui s'éloigne et se retourne pour me regarder une fois arrivée à la porte. Mais vous savez, les crises, on les surmonte. Et vous y êtes parvenue jusqu'ici.

Je soupire.

—J'espère que vous avez raison. Parce que jusqu'à présent, ma vie n'a pas été si facile. D'ailleurs, je viens de faire un AVC... à quarante ans.

Inge me sourit gentiment et revient vers moi.

—Oui, mais souvent cela se produit encore plus tôt. Souhaitez-vous en parler ?

Je secoue la tête.